

EUGENIO GRANELL
Île, coffre mythique

traduit de l'espagnol par Paul Aubert



Eugenio Granell
Pajaro Flor, 1945.

À Éliisa et André Breton
que je me souviens avoir connus
dans une île.

J'ai vu des archipels sidéraux, et des îles
Dont les cieus délirants sont ouverts au vogueur:
Est-ce en ces nuits sans fond que tu dors et t'exiles,
Millions d'oiseaux d'or, ô future Vigueur?

Arthur Rimbaud

Voici le livre d'une île¹.

Voici le livre d'une île située au milieu d'une route qui unit un ancien
mythe, presque évanoui, à l'apparition d'un nouveau mythe.

Voici le livre anticipateur d'un nouveau mythe.

Creuset magique

Dans le même bateau qui transporta Breton d'Europe en Amérique, en 1941, se trouvaient André Masson, Wifredo Lam, Victor Serge, Pierre Mabille; ainsi que des Allemands, des Autrichiens, des Tchèques, des Espagnols, des Français, des Belges, et des Cubains. Ce dont traite ce livre c'est de ce bateau et de l'île où il aborda, de ce qui restait du sillage de ce navire et de ce qui s'inaugurait devant sa proue — «les jumelles braquées sur cette côte nord de l'île comblent instantanément la distance qui sépare la perception commune du rêve des poètes» (Breton, p. 57)².

Son auteur a été conduit à faire la part du langage lyrique et du langage de simple information. André Masson collabore à cette œuvre

1. André Breton, *Martinique charmée de serpents*, textes et illustrations d'André Masson, Paris, éd. du Sagittaire, 1948.

2. André Breton, *Martinique charmée de serpents*, éd. Jean-Jacques Pauvert, 1972. Les références entre parenthèses renvoient à cet ouvrage.

comme poète et comme dessinateur. Le peintre et le poète engagent un intense dialogue au cœur de l'île, promue au rang d'oasis rédempteur. «Au cœur de la forêt, comme j'aime cette expression!» (André Masson, p. 29).

Lam avait illustré *Fata Morgana* de Breton. Interdite pendant la censure de Vichy, l'œuvre manuscrite était sous la garde du poète. Victor Serge, qui faisait partie du groupe sans y appartenir, après avoir évité la mort dans une prison stalinienne polaire et isolée, put encore écrire, en arrivant à la mer des Antilles, un poème tragique, face au ciel gris de plomb des Caraïbes ainsi que plusieurs livres, avant de mourir récemment au Mexique. Quelques mois auparavant, en France, Pierre Mabilille et André Breton avaient repris l'exercice de leur profession médicale. Pendant la guerre, Breton servit comme chef d'une section de santé militaire; Mabilille faisait des opérations chirurgicales dans un hôpital pendant le premier bombardement aérien de Paris par les nazis.

Depuis la Martinique, à l'exception de Masson, les amis se rendirent à l'île de Saint-Domingue: Lam continuerait vers celle de Cuba, sa terre d'origine, les autres vers Haïti, la Guadeloupe, le Mexique, les États-Unis et le Canada. Comme il y a quatre siècles, la rose des vents dispersa à travers l'Amérique les nouveaux venus à l'île espagnole.

Je n'oublierai pas — je n'ai pas oublié — qu'à Saint-Domingue, Mabilille m'a dit ceci:

Le problème antillais m'intéressait déjà en France, de façon abstraite, il est vrai, parce que l'étude théorique du jeu des civilisations m'avait conduit à penser que la maladie mortelle de l'Europe devait avoir comme conséquence une renaissance de l'Amérique Centrale. C'est ce que représente le premier point de l'émigration de l'est vers l'ouest. Une zone où se mêlent le sang européen, le sang africain et le sang indien de jadis. La mer des Caraïbes est un creuset magique, un lieu consacré.

Et:

À ce propos, les Antilles doivent être comparées aux colonies de la Grande Grèce. Nous assistons à la naissance douloureuse d'une nouvelle civilisation dans laquelle l'Atlantique jouera le rôle de l'ancienne «mer grecque et latine». Aujourd'hui, aussi bien dans le domaine de la science que dans celui de la sociologie, les raisonneurs se sont trompés. Les poètes «visionnaires», qui scrutent aussi loin qu'ils le peuvent l'espace et le temps d'un regard prophétique, sont les seuls guides sérieux³.

Breton, poète voyant, rend compte dans ce livre du premier contact sérieux avec les Antilles, coffre du nouveau mythe.

3. «El Doctor Pierre Mabilille (Entrevista con)», *La Nación*, Saint-Domingue, République Dominicaine, 26.VI.1941.

Prestige des îles

Des nuages magiques entourent la pénombre de leur origine historique, qui resplendit grâce au prestige des îles. Des vers de lumière noire cristallisée par la caresse du salpêtre et de l'iode. Des constellations clouées sur le ciel mouvant de la mer, des étoiles filantes, qui dès qu'elles montrent le bout de leur nez, illuminent d'un éclair fulgurant l'imagination d'interminables générations.

Les îles! Les îles! Des siècles durant, ce fut là le cri de guerre pour la paix de l'esprit. Des îles, inconnues, lointaines, insaisissables, viennent à l'esprit ardent, secouent le cerveau et font naître des étincelles de l'engourdissement auquel le réduisent la lutte pour la vie et l'excès de travail. Plus tard, un coin douloureux cherchera à interdire le moindre rayon de lumière dans la circonvolution cérébrale; un coin rationaliste, enfoncé avec une maladroite cruauté entre le mur en sueur des tâches quotidiennes et le mur froid des exigences péremptoires.

Les îles désignent l'horizon invisible, mais pressenti, de l'imagination. C'est vers elles que s'achemine toute idée de rêve, de fable, de bonheur, d'harmonie, de calme, de paresse, de libération:

Dans l'itinéraire occulte du surréalisme son vrai nom est: libération (Julien Gracq, *André Breton*).

Île, liberté, surréalisme sont les côtés d'un même triangle — géométrisation la plus stricte de l'île. Une île devient une fin. Un point final sur l'ample feuille bleu ciel et bleu de mer des projets fantastiques de l'homme.

Breton découvre les îles. Il rappellera lui-même, dans un dialogue sylvestre avec Masson, que Gauguin fit la même découverte: «Il est frappant de penser que Gauguin, entre autres, est passé par la Martinique et a songé à s'y fixer» (p. 19), Gauguin, qui dans sa jeunesse fut marin et finit ses jours dans une autre île.

Dans *L'Amour fou*, Breton avait proféré une plainte nostalgique et prophétique: «Je regrette d'avoir découvert si tard les zones ultrasensibles de la terre». Julien Gracq reprend cette lamentation, mais il est étrange que lorsqu'il énumère ce qui provoquait l'enthousiasme médiéval — «les tapis et les chevaux volants, les fées, les géants, les enchanteurs, les armes magiques» — et tient pour révolu le temps de la vague et diffuse aventure, «celle des romans de la Table Ronde comme celle de Robinson Crusoë», cet auteur omette le stimulant des îles, déjà évident dans le vieux précédent hispanique à Robinson (auquel précisément Gracq fait allusion⁴).

4. «Vers le milieu du XIII^e siècle, Bentofail de Guadix écrivit un petit roman intitulé *Philosophus autodidactus* ou *L'Homme naturel* ou *L'Histoire de Hay Ibn Yokdhan*, qui est celle d'un être primitif, orphelin et inculte, qui, grandit sur une île déserte, nourri à la

Le stimulant des îles. Sa puissance évocatrice agira encore, un siècle et demi durant, autour de l'île de Pâques, découverte par le hollandais Roggeven, à laquelle parvint ensuite l'espagnol González Haedo; celle que chercha, sans la trouver, le commodore Byron, grand-père du poète; celle que le Capitaine Cook visite au cours de l'un de ses voyages autour du monde (voyages fantastiques qui laissent les mers couvertes de constellations insulaires inédites): celle qui obséda passionnément des Français, des Belges, des Espagnols, des Anglais, des Russes, des Nord et Hispano-américains; celle qui encouragea même Pierre Loti à y peindre à l'aquarelle. Une terre insulaire, celle de Rapa-Nui, que le capitaine chilien Toro — l'île a bien une forme de taureau — annexa au Chili en 1888.

Les îles, stimulants puissants d'universalité, sont les massues qui brisent, pour minuscule qu'il soit, tout diamant empoisonné de chauvinisme.

L'omission des îles dans le livre admirable que Julien Gracq a consacré à Breton n'en reste pas moins étrange. Car le voyage de Breton et de ses amis aux îles antillaises, ainsi que la mission essentielle que Pierre Mabillet leur confère, prouve que le mythe des îles, bien qu'évanoui, fleurit à nouveau avec une entière vigueur. Dans le compte rendu que fait la revue d'Aimé Césaire, *Tropiques*, du passage de Breton et de ses amis à la Martinique, on souligne l'importance de l'événement: «La rencontre de Breton et des Antilles a une signification particulière [...] Breton n'a pas vu la Martinique comme un touriste, mais comme un rêveur qui au détour du chemin découvre une région de son rêve».

Elle n'est pas tardive, la découverte que fit Breton de ces «zones ultrasensibles de la terre». Car il n'y a ni *tôt* ni *tard*, mais seulement *ici* et *là*, puisque le temps est une dimension inconnue de l'espace.

Ce livre devait être le livre d'une île.

L'île, entre les continents, fait vibrer l'impulsive anxiété et donne confiance à celui qui veut sauter dans l'abîme qui élève les plus hautes cimes. Cheville qui tempère la corde du son poétique. La terre frissonne dans l'île avec la trépidation de ses viscères — «le cœur humain, beau comme un sismographe» (Breton) —, ce qui arriva à la Martinique lorsque la Montagne Pelée entra en éruption en 1902, au rythme incandescent de la flamme qui détruisit la ville de Saint-Pierre.

«Je suis sûr qu'une lampe de l'ancien Saint-Pierre fonctionne encore» (Breton).

C'est cela l'île: un volcan tireur de lampes brûlantes vers l'au-delà de l'horizon. C'est pourquoi le surréalisme est une île, entouré de toutes

mamelle par une biche, et qui progressivement parvient, à travers ses propres observations, ses réflexions et sa propre introspection, indépendamment de toute tradition, aux vérités essentielles du Coran». (Karl Vossler, *Algunos caracteres de la cultura española*, Buenos Aires, Espasa-Calpe, p. 92-93).

parts — de toutes parts — de l'eau d'un monde qui prend l'eau par une infinité de petits trous impossibles à colmater. Au milieu de ce dramatique effondrement de la vie connue, le surréalisme est la seule île salvatrice capable de maintenir à flot ceux qui auront la foi et le courage de s'approcher d'elle. L'île, située au milieu des côtes de la terre ferme qui tanguent, se sent terre ferme sûre d'elle-même, alors que sur tout le reste commence la lente, mais irrémédiable immersion qui, beaucoup plus loin, conduisit l'Atlantide au fond des mers.

À la charnière du siècle, Unamuno appela notre attention sur l'île :

*Robinsons pleins de foi, d'espérance et d'amour, laissons le vieux monde concentré (c'est nous qui soulignons), sa civilisation devenue culture, cherchons les îles vierges et encore désertes, pleines d'avenir et chastes de la chasteté du silence de l'Histoire, les îles de la liberté, située dans la sainte énergie créatrice, énergie toujours orientée vers l'avenir, unique royaume de l'idéal*⁵.

Énergie créatrice dans les îles, pour Unamuno. Future vigueur insulaire, pressentie par Rimbaud.

Charge magnétique

Lorsque Breton foula la terre humide — humide sous le soleil brûlant — de la Martinique, il sentit le vertige que produit la sensation d'une catastrophe. Au milieu de la dense végétation tropicale, au bord de l'abîme rempli de lianes et de plantes gigantesques, de formes variées, après avoir laissé tomber dans le précipice une pierre après l'autre, il dit à André Masson : « On a tout de même plus envie de se jeter du haut de ce pont que de celui de la rue de Rome. Je ne reviens pas sans haine à la route. Une ombre de nous se sera détachée ici, ç'aura été une très faible, une très fugitive prémonition de mort, mais la mort est passée cependant : attention, le sol est mouillé, glissant, les feuilles sont vernies » (p. 29). C'est le sol tout entier de toute la terre qui alors était glissant, lorsqu'une ombre légère de la mort éphémère passa parmi les plantes qui ruisselaient de la sueur de la forêt tropicale martiniquaise.

Forêt dans laquelle « la vie aime et tue, caresse passionnément d'une main assassine ce qu'elle adore », comme cela arrive dans toutes les forêts, comme nous le dit Péret dans « La nature dévore le progrès et le dépasse »⁶.

C'est d'abord à Joséphine que l'on pense en épelant Mar-ti-ni-que. Cette idée conduit à celle de Napoléon. Mais déjà dans l'idée de Napoléon se trouve l'idée de l'île ; l'île préside à son destin. La Corse-

5. « Civilización y cultura », O.C., éd. Aguilar, p. 310.

6. *Minotaure*, Paris, hiver 1937.

l'île d'Elbe-Sainte Hélène, triangle de l'itinéraire vrai. Enfant, un jour sur la feuille blanche d'un cahier d'écolier, le futur empereur écrivit, poussé par on ne sait quoi, le nom de sa lointaine tombe: «Sainte Hélène, petite île ...» Cette fois, la prémonition presque imperceptible de la mort effleura la feuille de papier immaculée, ne fit point trembler celle de la douce plante tropicale.

Merejkovsky, citant Burienné, fait dans cette hallucinante prophétie l'expérience d'une espèce de vision double et magnétique — comme si la mémoire était constituée d'analogies avec le futur. Une vision double que s'efforçait déjà d'atteindre Léonard de Vinci, comme l'observe de son œil clinique Walter Pater. Une vision double, pleine d'un état de voyance latent dans la poésie tout entière de Breton et que celui-ci réclame sans cesse comme *objectif* suprême du surréalisme.

Une intense charge magnétique: c'est là le trésor des îles. À partir d'elle s'exerce une attraction irrésistible même si on ne les voit pas et si on ne sait pas où elle sont, ni si elles existent. De même que l'aimant attire à lui les copeaux d'acier qui ne le voient pas et ne soupçonnent pas son existence. On est pris d'effroi à la lecture, au début de *El Criticón* de Gracián, édité en 1650, de la définition d'une île comme tremplin entre les continents, qui se réfère précisément à celle que Bonaparte entrevit au cours de son adolescence, symbole de son destin: «L'île de Saint-Hélène sert donc d'escale d'un monde vers l'autre, de repos à l'Europe en mouvement». Le cahier d'écolier de Napoléon fait figure de lointain écho à cette œuvre de Gracián. La mémoire qui tresse des analogies avec le futur donne une vie robuste à l'image que Gracián lui-même dessina de celle-ci, en la présentant comme une introductrice de l'Histoire, une nymphe au double visage, l'un ridé de vieille, l'autre pimpant de jeune. La mémoire et l'histoire s'identifient. Mais surtout, il faut voir sur chacun de ces deux visages, qui forment un double visage, une vision: une double vision par conséquent.

L'île sert à l'Europe de repos. Devançant donc le repos que l'Europe semble venir à nouveau chercher dans les îles. C'est pourquoi aujourd'hui, ce repos auquel aspire dans les îles l'Europe (et cette frayeur entre Pearl Harbour et Bikini!), signifie qu'à dos d'île — la Crête faite Minotaure — l'Europe voyagera propulsée irrésistiblement vers les Antilles, où — selon Pierre Mabille — on assiste au douloureux accouchement d'une nouvelle civilisation. Dans ce cas, l'expérience du groupe surréaliste qui avec Breton arriva d'abord à la Martinique avant de parcourir ensuite d'autres îles — Haïti, Saint-Domingue, La Guadeloupe, Cuba, jusqu'à celle de La Bonnaventure équivaut à la geste des pionniers de la civilisation prophétisée. Nos voyants, tels ceux qui accompagnèrent Colomb, crurent, virent et touchèrent — ce qui est tout le contraire du procès rationaliste de toucher, de voir et de croire.

C'est leur charge magnétique qui donne aux îles un si terrible

prestige, un enchantement aussi inéluctable. C'est pourquoi *Martinique charmeuse de serpents* est la plus diaphane vision de l'île dans une île.

Triangle des îles

Comme dans un rêve, on pense aux îles grecques qui forgèrent des mythes. Comme dans un rêve, on pense aux îles qui n'existaient pas avant Colomb. Le navigateur en son rêve a senti lui aussi l'attraction magnétique, et c'est par elle qu'il a su que là apparaissaient les îles. Où? Aux Indes disait-il, en réalité dans la Mer des Antilles — dans la mer de la Martinique.

Seule l'existence de ce fluide qui opère sur certaines sensibilités rarement douées pour s'unir entre elles, peut expliquer le voyage de Colomb, effectué dans le triangle portatif des caravelles — îles fabriquées par la main de l'homme.

Il est commode d'attribuer la découverte de Colomb à la conjonction de la science et de la raison, en laissant de côté les dires de Gracián à propos du fait selon lequel «tout ce qu'a inventé l'industrie humaine a été pernicieusement fatal et lui a été préjudiciable». Mais la commodité n'implique pas la certitude, et il est certain que — Colomb insista là-dessus — pour l'entreprise des Indes ce n'est pas la raison qui lui servit, ni les mathématiques, ni les mappemondes, mais simplement s'est accompli ce qu'Isaïe avait prédit. Outre la raison et la science, la grande sensibilité de Colomb répondant à l'intuition d'Isaïe fut ce qui *servit* la découverte des Indes. «Des expériences isolées sont comme des fragments», d'après Novalis. Ou, comme le précise Breton, «la sympathie qui existe entre deux ou plusieurs êtres paraît les situer sur le chemin de solutions qu'ils cherchaient en vain séparément». Madariaga explique que «tout le monde croyait aux îles en ce temps-là». Car elle était généralisée cette sympathie collective qui, avec toute sa force et sans se perdre dans la bigarrure de la foule crédule, l'a dépassé depuis Isaïe jusqu'à Colomb, dont Breton exalte l'exploit en proclamant que «ce n'est pas la crainte de la folie qui nous forcera à laisser en berne le drapeau de l'imagination... Il fallut que Colomb partît avec des fous pour découvrir l'Amérique. Et voyez comme cette folie a pris corps, et duré».

André Breton, sensibilité privilégiée comme celles d'Isaïe et de Colomb, comme celle de Bonaparte, sent sa pupille visionnaire blessée par l'éclat du nouveau mythe. Celui-ci, encore indéfini, clignote derrière la ligne noire qui le souligne et annonce l'actuelle Mer Ténébreuse. Des ténèbres qui, pour cesser de l'être, attendent que se produise le contact avec la lumière de l'esprit libéré, à l'aube du mythe.

Le coffre de l'île finira par s'ouvrir. Je ne sais s'il s'en rendit compte ou non, mais Breton a construit ses livres de l'Amérique, *Arcane 17* et

Martinique charmeuse de serpents, sur deux îles. Le premier sur la canadienne de Bonnaventure, le second, sur l'antillaise de la Martinique.

Souvenons-nous que l'un des premiers groupes surréalistes est apparu aux îles Canaries (îles Fortunées), et sachons qu'une grande partie de l'œuvre de Miró, que Breton conçoit comme le plus inspiré des peintres surréalistes, a été produite dans l'île de Majorque. Les noms d'insulaires singuliers se rassemblent en un dense archipel, insulaires natifs ou adoptés comme Le Greco, Napoléon, Pissarro, Chassériau, Vénus dans la coquille dont la dota Botticelli, Paul Lafargue, Joséphine, Toussaint Louverture, Aristarque et Pythagore, Raymond Lulle, Galdós, Wifredo Lam, Hector Hyppolite, Jénophanes, Aimé Césaire, Robinson Crusoë, José Martí, Alphonse le Sage épris de l'île de Alyucuataguchio où se trouve la pierre du sommeil, Napoléon à nouveau, étonné par la nouvelle selon laquelle dans une île chinoise les armes et la guerre sont également inconnues; le Capitaine del Riego attisant la révolution espagnole depuis une île, Hegel nostalgique des îles qui séparent l'Amérique et l'Asie — «dont la plupart sont assises sur des coraux et faites de telle sorte qu'elles ressemblent plutôt à une dalle de roches récemment surgies des profondeurs marines», et Hostos, Vollard, Pirandello, Domínguez, le Minotaure et Ariane, Saint Jean à Patmos, Arquermos, le Capitaine Alonso de Contreras sautant de celle de Chypre à celle de Porto Rico, le Roi Arthur dans l'île magique d'Avalon, Alexandre faisant la conquête d'une île grâce à la révélation d'un songe, Apelle et Protogène luttant pour l'art dans celle de Rhodes comme le rappelle Apollinaire, Villalón élevant des taureaux aux yeux verts dans une île, Breton voyageant de la Martinique à la Bonnaventure, après l'avoir fait à celle de Ténérife, et être entré et sorti d'Amérique également par celle de Saint Domingue; et Apollinaire a raconté comment «les insulaires le conduisirent à leurs vergers pour qu'il cueillît des fruits pareils à des femmes».

La revue surréaliste *Minotaure* fut un navire fantastique, une île mouvante pour tout navigateur de la grande aventure sans distinction de nation — un même refuge fut celle de Pâques —, actualisant de surcroît pour notre siècle le vieux mythe insulaire crétois. L'île de Crète où un autre grand visionnaire apparut pour enjamber les mers jusqu'à son isolement volontaire à Tolède — «Tolède, presque une île», dit de cette ville Waldo Franck.

Trois des grandes découvertes de Breton sont trois insulaires: le poète Aimé Césaire, de la Martinique; le peintre Wifredo Lam, de Cuba; le prêtre-peintre Hector Hyppolite, de Haïti. Trois découvertes dans trois îles, comme furent trois les caravelles de Colomb, comme furent trois les îles napoléoniennes, comme «la grande fleur énigmatique du balisier», que Breton rencontra au cœur de la forêt martiniquaise «est un triple cœur pantelant au bout d'une lance» (p. 100).

(Je me rends compte maintenant, en changeant le papier carbone pour la copie de ce texte, que son filigrane noir dessine des îles.)

La prochaine exposition internationale du surréalisme devra avoir lieu dans une île. Ne point éluder son appel magnétique.



Oiseau Rêve

Lorsqu'André Breton s'évade du camp de concentration de Fort-de-France et se mêle à la foule qui anime les rues, il sent le battement d'ailes «des colibris dans les voix» des gens. Une des premières visions de Breton en entrant dans l'île, ce fut la vision du colibri. Elle s'effectue cette fois-ci par l'intermédiaire d'André Masson, qui dit au début de *Martinique charmeuse de serpents*:

Huppée de bambous ma sauvage tête de montagne heurte un rêve de nue et voit plongeant d'un maelström de feuillage — suspendu à son vol — le colibri (p. 13).

Le colibri séducteur de tant de voyageurs américains ouvre d'un pathétique battement d'ailes ce journal de bord qui sera aussi important que les journaux de navigation de Colomb.

Et lorsque Benjamin Péret se réfère à Aimé Césaire, il le fait en établissant l'analogie de son expression poétique avec le colibri, en disant que c'est «le langage resplendissant des flèches des colibris zébrant un ciel de mercure». Ce que l'on peut lire dans la préface de Péret à l'édition espagnole, faite au Mexique, de *Retour au pays natal*.

J'ai été très impressionné en sentant la lumière fugitive du colibri dans le premier éclat du livre de Breton, car je venais de lire dans un

autre ouvrage d'Alfonso Reyes, *Nord et Sud*, l'article «Maximilien découvre le colibri». Reyes explique comment Maximilien, qui avait laissé sa jeune épouse dans l'île de Madère, arrive au Brésil en compagnie d'un professeur de botanique, d'un peintre et d'un médecin, ainsi que d'autres personnes de sa suite. Il pénètre un jour dans la forêt et il découvre aussitôt le colibri. «Cela me parut de très bon augure de l'avoir rencontré lors de mon premier contact avec le Brésil», écrit le futur empereur du Mexique. Sa description de cette découverte est empreinte de la plus tendre et de la plus pure qualité poétique. «Pareil aux images du rêve, il apparaît alors qu'on l'attend le moins, et il s'enfuit lorsqu'il nous attire le plus». «On le prendrait plutôt pour un bijou du Paradis...». «Il est comme la quintessence des trois règnes». «C'est une vie animale avec une forme et des nuances de fleur fantastique et avec les vifs reflets d'une pierre précieuse qui brillerait de sa propre lumière, pleine de mystères».

Maximilien s'est trompé lorsqu'il considéra que sa rencontre inopinée avec le colibri était de bon augure. Maximilien était anachroniquement destiné à gravir les marches d'un empire inexistant, formé par les ruines de palais fatidiques élevés dans les airs sans qu'on se soucie du fait que les escaliers n'étaient qu'oubli et poussière et qu'il restait d'eux seulement la trace obscurcie du sang versé sur le sang des anciens sacrifices. L'aigle, cet emblème impérial, finirait par exercer sa rapacité sur le prince poète qui fit échouer la politique. Le cauchemar de l'oiseau de proie au lieu de l'ablution magique espérée de l'oiseau de rêve. L'explorateur confiant, poète aveuglé, et non visionnaire, tomberait criblé de balles pour avoir voulu régner sur cette ancienne île que fut Mexico.

Le cadran solaire des empires est passé. C'est ce que Maximilien aurait dû pressentir dans la présence soudaine du colibri («il s'enfuit lorsqu'il nous attire le plus») dès qu'il foula le continent américain. D'autres airs ont cours dont il faudra bien déchiffrer le message. L'empire de Maximilien s'évanouit tragiquement, comme le colibri, «semblable aux images du rêve», mais celui-ci fut changé en un rêve dont on ne se réveille pas. Le colibri se montre à nouveau à Breton; mais maintenant la conquête ne concerne aucun leurre impérial. Au lieu d'aspirer à des châteaux, le poète poursuit le rêve de nuage évoqué par Masson, feu follet évocateur qui ne doit annoncer que la plénitude poétique. (Déjà dans *Le Revolver aux cheveux blancs* Breton avait évoqué l'exécution de Maximilien.)

Si le colibri ouvre le livre de Breton, et s'incruste même dans ses entrailles, il le ferme également, bordant par sa présence l'itinéraire de l'île:

La vie intermittente est le crépitement d'un colibri vert. (p. 116)



Seins flottants

Le premier contact antillais qu'eut Breton fut avec l'île. Puis, avec le colibri, annonciateur du message poétique. Ensuite Breton prit contact avec les atours de l'événement insulaire: son bref poème «Le Brise-lames»:

Dans la lumière noyée qui baigne la savane, la statue bleutée de Joséphine de Beauharnais, perdue entre les hauts fûts de cocotiers, place la ville sous un signe féminin et tendre. Les seins jaillissent de la robe de merveilleuse à très haute taille et c'est le parler du Directoire qui s'attarde à rouler quelques pierres africaines pour composer le philtre de non-défense voluptueuse du balbutiement créole. C'est le Palais-Royal enseveli sous les ruines du vieux Fort-Royal; le bruit des grandes batailles du monde — Marengo, Austerlitz contées galamment en trois lignes — ne pas ennuyer les dames — expire à ces genoux charmants entrouverts sous les riantes tuiles de la Pagerie.

Joséphine dans l'île (Napoléon étant loin, d'île en île et en île), les seins lui poussant comme les seins flottants d'une femme morte noyée, qui sont les plus discrets. Le père Antonio Arbiol raconte dans son livre *Les Méfaits de la Luxure*, dédié à la Vierge (noire) du Pilar, et que j'ai trouvé au pied des ruines de San Francisco, dans l'Ancien Guatemala, que «les autochtones racontent qu'un poisson, appelé Muje que l'on pêche dans la Mer des Philippines, a des seins comme les femmes, mais que lorsqu'on le sort de l'eau, sa première réaction est de se couvrir les seins avec deux grandes écailles, et il perdrait plutôt la vie que de laisser voir ses seins». Comme sur la statue de Joséphine, les seins se cachent même s'ils luttent pour sortir sous le pli ondulé d'une robe d'algues. Le bon père Antonio Arbiol — qui en savait long dans ce domaine — ajoute que les femmes mortes sont plus honnêtes que les vivantes, car «Aristote dit que les femmes qui meurent noyées restent toutes la bouche en bas». Mais Joséphine, bleue par la mer, par le froid, par les

nostalgies et la douleur des coucherries et des batailles est sur le brise-lames, les seins sautant en l'air — Joséphine n'est pas une femme morte mais bien vivante, à nouveau dans son île chaude — recouverts en partie par la grande écaille artificielle de la robe Directoire, à la taille élevée, resplendissante dans «la lumière qui baigne la savane».

Le poisson philippin nommé Muje, on doit le trouver ici aussi, dans les pages bleuies de *Martinique charmense de serpents*. Mais il faudrait le chercher dans un autre petit poème intitulé «Ferrets de la Reine Noire»:

À l'autre extrémité de l'archet, le marché aux poissons déroule ses fastes aux lueurs sidérales du diodon, du coffre et de toute la gamme, du jaune soufre au violet évêque par les plus hardies zébrures, les plus savants mouchetages, les plus capricieux glaçages, de vrais poissons-paradis ardents comme des gemmes. Ce qui confère à cette pauvre lucarne en plein ciel son trouble caractère, c'est aussi que viennent mourir à elle quelques étincelles du luxe et du feu des grandes profondeurs. Sous l'étal miroitant à l'infini, dans l'ombre s'amoncellent, gorgées de roses rouges et roses, les conques vides de lambis dans lesquelles fut sonnée la révolte noire très sanglante de 1848. (p. 78)

Le poisson-paradis du marché aux poissons de Fort-de-France rappelle le bijou du paradis que Maximilien vit dans le colibri. Du luxe éclatant que renferment les fonds sous-marins émerge le Poisson Femme, reine noire des noires profondeurs, paré des somptueux habits que l'on a dits. Si Maximilien avait découvert au Brésil le colibri émeraude en y voyant comme la fusion des trois règnes, oiseau, fleur et pierre précieuse, André Breton contempla une espèce identique à la Martinique, où le colibri vert surgit en sa présence, et même au milieu de la brillance et des lumières de la pêche montre sa triple apparence de fleur, de gemme et d'animal paradisiaque. Maximilien ainsi que Breton vécurent au Mexique. Mais pour celui-là, après avoir vu le colibri. Breton y était allé avant: il est immunisé. Le bon augure, maintenant, sera un bon augure.

Le colibri-poisson-paradis annonce la présence de la Reine Noire dans l'île. Les symboles s'ordonnent sur le tapis. Pierre Mabille racontait, à son retour d'Amérique à Paris, comment le premier acte des conquérants espagnols dans l'île de Saint-Domingue fut d'arracher plusieurs feuilles d'un arbre et, au moyen de signes spéciaux, de les transformer en cartes à jouer. «Ainsi — conclut Pierre Mabille — à un moment particulièrement angoissant, nous nous trouvâmes sans jeu de cartes»⁷.

Mais déjà tous les enchantements des anciennes grottes ont fini par flotter sur la plus libre marée qui caresse les îles qui restent, les seins à l'air, les cartes retournées.

7. *Le Jeu de cartes surréaliste*, Paris, Vrilie, 25 juillet 1945.

De Nord à Eon

Retournons donc les cartes.

Si l'on décompose d'abord le mot BRETON, et ensuite, avec les lettres qui le forment si l'on organise d'autres noms, il se forme une longue série de choses et d'idées qui coïncident d'une étrange façon avec l'annonce de quelque chose de bon, d'universel, que le surréalisme ne cesse précisément d'annoncer avec une opiniâtreté persistante depuis son instant inaugural. Voyons la première série de mots tissés avec le nom de Breton:

Norte / *Brote* / *Orbe* / *Bote* / *Reno* / *Ron* / *Ben* / *Bon* / *Tor* / *Treno* / *Treo* /
Bore / *Tren* / *Reo* / *Neto* / *Neo* / *Noé* / *Reto* / *Betón* / *Eón*

Le premier des mots de cette série, *norte* (nord), indique clairement un sens diaphane de l'orientation, qui prend à peine forme, comme le deuxième mot, *brote* (bourgeon) le confirme. En effet, le mouvement surréaliste surgit il y a seulement un quart de siècle et déjà, dans un aussi bref délai, il a fait le tour de la terre tout entière, de l'univers (*orbe*) tout entier — *orbe* est également le nom d'un poisson des Antilles — et même de la mer, comme le terme *bote* (bateau) le souligne. Mais ce terme exprime, de surcroît, une ample idée du saut, qu'il soit effectué par un être vivant ou par une chose; allusion admirable à l'admirable saut que préconise le surréalisme. Le monde est bourré de problèmes, mais son existence est également pleine de contenu surréaliste; dans les deux cas, on peut dire que le monde et l'existence sont combles («están de bote en bote»). On manifeste ainsi, par ce mot, l'ample dimension du surréalisme pour couvrir d'immenses distances, pour remplir d'immenses vides aussi bien dans le temps que dans l'espace. Cette idée trouve une meilleure expression dans les mots suivants: *reno* et *ron* (renne et rhum), la première a trait aux glaciales terres nordiques, la seconde à la fournaise des latitudes tropicales. L'extension ample et rapide prise par le surréalisme est sur la bonne voie, comme *ben* et *bon*, synonymes de bon (*bueno*), le corroborent.

La signification universelle de ce qui est annoncé persiste dans le nom du dieu du tonnerre, *Tor* (Thor), puisque le tonnerre est un phénomène commun à tout l'univers. Mais le tonnerre annonce d'habitude des malheurs. De surcroît, le mot *treno* (lamentations) présuppose la présence de quelque catastrophe. Sans doute s'agit-il de l'effondrement du monde actuel. Cependant, le terme qui suit, *treo*, rend à la série des mots notés son air marin; car il est le nom de l'une des voiles dont se servaient les embarcations méditerranéennes pour naviguer au vent, et fait allusion en même temps au voyage maritime, de continent à continent, d'île en île, que Breton et le surréalisme accomplirent tandis que la guerre consumait le premier temps de l'immersion inévitable à

laquelle semble condamné le vieil ordre des choses. *Bore* désigne un coup de mer. Mais à nouveau se révèle le caractère d'un comportement universel, car par-delà l'insistante réitération du thème marin surgit le mot *tren* (train), avec son sens terrestre, continental, très concret. Les deux mots suivants semblent se contredire. Tandis que le premier, *reo* (condamné) porte en lui la culpabilité — *reo* est également le nom d'un poisson —, et fait allusion par conséquent à quelque chose qui est en rapport avec le mal, l'autre, *neto*, indique tout le contraire: honnêteté, propreté, pureté, clarté. Dans tous les cas, Breton et le surréalisme semblent être inculpés de quelque chose. Mais ils l'ont été! Ils le sont encore! On les accuse précisément de ce qu'ils proclament: d'abord, d'exister; ensuite d'aspirer à une liberté, à une justice et à un ordre des choses qui a besoin pour exister que disparaisse le précédent. Le mot suivant est *neo*, désignation du néon, qui est le titre de la revue par laquelle s'exprime le groupe surréaliste de Paris.

Noé apparaît justement à l'instant où le monde que toutes les apparences condamnent au naufrage, vient à nous préoccuper. Noé, qui dans son arche — dans son île — sauve les espèces animales de leur extinction sous le déluge. Ainsi Noé parvient à notre série, exigeant peut-être que l'on pense à lui et qu'on le prenne en compte — sera-t-il disposé au sauvetage des animaux eu égard à l'indolence humaine pour ne pas se tromper? Le mot *reto* (défi) ne se réfère pas seulement au Centaure que tua Atalante pour être libérée de sa persécution, mais il signifie également défi, c'est-à-dire qu'il indique l'attitude qu'adopta ostensiblement le surréalisme en déclarant une guerre ouverte à tout ce qui est conventionnel et déjà fripé, éculé, usé. Il est clair que sous le nom d'Eon se rendit célèbre le visionnaire breton (breton!) Eon de l'Étoile, que le pape Eugène III condamna comme mystificateur.

Mais le surréalisme ne réclama jamais pour lui-même aucune sorte d'au-delà divin. Ce qu'il cherche est ici et ici il le cherche, sur cette terre. Breton insista de façon réitérée sur le refus surréaliste de chercher quoi que ce soit dans un monde surnaturel. Eon l'hérétique mourut en 1148, juste sept siècles avant la révolte noire que Breton évoque dans *Martinique charmée de serpents*, et un autre siècle avant la parution de ce même livre. Mais *Eon* ne doit pas toujours symboliser l'imposture et le châtement. Les Phéniciens appelèrent ainsi la mère du genre humain; parmi les gnostiques, le même mot désigne les génies créateurs. Que notre série de mots formés avec les lettres qui composent le nom de Breton se conclue par ce signe indicateur de l'origine créatrice est bien inquiétant. En tout cas, c'est vers une nouvelle vie, vers une nouvelle civilisation, comme l'annonce Pierre Mabille, que va le surréalisme. Vers ce nord (*norte*) se dirigent toutes les proues surréalistes, y compris la grande proue de *Martinique charmée de serpents*, en longeant les côtes d'une île antillaise.

Un autre terme clôt notre série: *betón*, nom d'un mortier pour travaux hydrauliques et désignation du premier lait de la mère, du premier aliment qui jaillit du sein maternel.

Les cartes à vue.

Les seins à l'air.

Île enchantée

Pour Colomb également, tellement enclin à voir des îles comme des seins féminins, le monde — la vie — commençait et finissait dans une île. Son monde, bien sûr, finit là-bas, avec le commencement d'un autre. L'histoire n'avait eu qu'une seule face; maintenant elle en avait deux, Gracián le dit, l'une à la peau ridée de vieille, et l'autre à la nouvelle peau tendue et saine. Le monde n'était pas non plus pour Colomb, comme il l'observa en sortant par la Bouche du Dragon du Golfe de Paria (Madariaga) tel qu'on disait qu'il était, mais en forme de poire ronde sauf à l'endroit «du mamelon», ou comme une balle qui quelque part «aurait été comme le sein d'une femme que l'on aurait mis là»; selon lui, à ce point précis se trouvait la fin de la terre ferme et des îles.

L'île matérialise les songes. Point vivificateur de l'horizon mort connu. D'une île à l'autre le vol s'impose. Pointe de paratonnerre invisible sur la cathédrale géologique engloutie lors du premier effondrement universel. Mamelon sensible au chatouillement de la prophétie. Nuage rebelle. Ange noyé, la pupille immobile, fixe sur la vague unique qui arrivera, égale à elle-même, à son propre miroir. Fer de lance jeté vers ici, index infatigable désignant le ciel. Sœur du volcan, ongle de l'espace, paupière de l'œil de la mer — l'île.

L'île, figure vivante de la face inexplorée du monde, du monde original que la poésie anticipe — et rappelle. «La poésie digne de ce nom s'apprécie au degré d'abstention, de refus qu'elle suppose, et ce côté négateur de sa nature exige d'être tenu pour constitutif: elle répugne à laisser passer tout ce qui peut être déjà vu, entendu, convenu, et à se servir de ce qui a servi, si ce n'est en le détournant de son usage préalable» (p. 103). Des mots avec lesquels l'auteur de *Martinique charmeuse de serpents* se réfère à Aimé Césaire, dont le poème *Cahier d'un retour*⁸ est celui du retour magique de la poésie à la pérennité de son île poétique et natale: île enchantée. L'enchantement poétique insulaire ayant lieu, que Breton reçoit avec enthousiasme: telle l'apparition de l'œuvre de Malcolm de Chazal, *Sens plastique*, éditée à l'île Maurice, qu'il considère comme un grand événement sur le terrain poétique.

8. *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Bordas, 1945, préface d'André Breton.



Siècle d'îles

Révolte Noire de 1848. Un siècle juste pour qu'elle revienne en mémoire dans ce livre des îles.

Breton:

Roses rouges et roses, les conques vides de lambis dans lesquelles fut sonnée la révolte noire très sanglante de 1848.

Césaire:

Doux comme le parfum d'une étoffe rouge sur la forte respiration d'une peau noire.

Une révolte rouge indienne teint de noir le faux bon augure de Maximilien, dont Manet peignit la fin de mémoire et à distance tout comme Rousseau peignit de mémoire et à distance dans son tableau symbolique *La Charmeuse de serpent*, l'île où Breton écrivait ces pages qui nous inquiètent.

Femme-poisson ou Serpent? Serpent ou Colibri? L'énigme semble avoir pour réponse la Femme-serpent à Plumes, tournant sur elle-même comme une mystérieuse île humaine. Breton dialoguant avec Masson, se souvient d'un passage des *Voyages de Cook*, livre qui «compte, paraît-il (dit Masson) dans l'histoire des découvertes d'îles lointaines — poétiquement lointaines». Breton a surtout retenu «l'épisode de la rencontre d'un marin et d'une belle insulaire. Faute d'un langage commun, ces deux êtres qui s'aimaient parvinrent à *tout* se dire dans un langage inventé, fait seulement de caresses [...] On se défend mal dans un cadre comme celui-ci, où le regard sans fin décrit la ligne *serpentine*, d'évoquer

ces jeunes filles couronnées de fleurs qui partaient à la nage au-devant des bateaux». La ligne *serpentine* qui apparaît dans l'évocation de ce passage finit par se fixer clairement dans l'étoile blanche de la fleur de liane, dont le fruit est comme «une pomme pour une Ève qui serait un serpent» (Breton).

Femme-poisson, Serpent, Colibri: Ève Noire dans la sylve de l'île noire. Le colibri vert annonciateur de l'apparition de la reine Noire, dont la gorge est toute rutilante du «crépuscule clair des roses du Sénégal» (Breton) et dont «la main toute jaune joue le long des grilles du palais» (Breton).

Trois couleurs caracolent sur le drapeau de la découverte. Le vert, le rouge et le jaune. Quatre — le noir également. Le vert du colibri, le rouge de la révolte humaine, le jaune au contact de la main royale avec les grilles somptueuses. Le Noir: la Reine. Le colibri ne peut être mis en cage — dit Maximilien. Lorsqu'il recouvra sa propre liberté, loin du camp de concentration martiniquais et plus loin encore de l'immense camp de la France occupée par les nazis, Breton trouva le colibri libre et vert dans les voix qui battaient des ailes à son passage dans les rues resplendissantes de Fort-de-France.

Cet oiseau symbole de la liberté est nimbé par la couleur de l'espérance. Le rouge de toutes les révoltes annonce toujours le vert. Le jaune, au contraire, est la couleur de la défaite, de la soumission, supercherie du noir («Un drap endeuille le banc des accusés — comme le drap est catalan — il vire au jaune», Valle-Inclán), couleur avec laquelle les inquisiteurs stigmatisaient leurs victimes, couleur de la trahison, de ce qui est cadavérique et moribond, comme le proclame Apollinaire:

*Du rouge au vert tout le jaune se meurt
Quand chantent les aras dans les forêts natales.*

C'est dire que de la révolte à la libération s'obscurcit le livide resplendissement de ce qui est mortel. Dans le même poème d'Apollinaire, intitulé significativement «Les Fenêtres»⁹, l'image se répète à la fin comme au début:

*Du rouge au vert tout le jaune se meurt
Paris Vancouver Hyères Maintenon New York et les Antilles*

Comme si Apollinaire avait *prévu* le voyage de Breton et de ses amis à la Martinique. En passant de la révolte à la liberté, on oublie la menace persistante de la trahison — morte dans le jaune de la mort. «La fenêtre s'ouvre comme une orange» conclut Apollinaire. Mais Breton, plus près.

9. N.d.t.: *Calligrammes. Poèmes de la paix et de la guerre (1913-1916)*, Paris, Gallimard, 1956, p. 131. Contrairement à la citation qu'en fait Granell, les vers d'Apollinaire ne comportent aucune ponctuation.

de l'événement, non pas à Paris, mais aux Antilles même, peut mieux le préciser. Il ne s'agit pas d'une orange mais de quelque chose qui est doté d'un symbolisme très ancien: «une pomme pour une Ève qui serait un serpent».

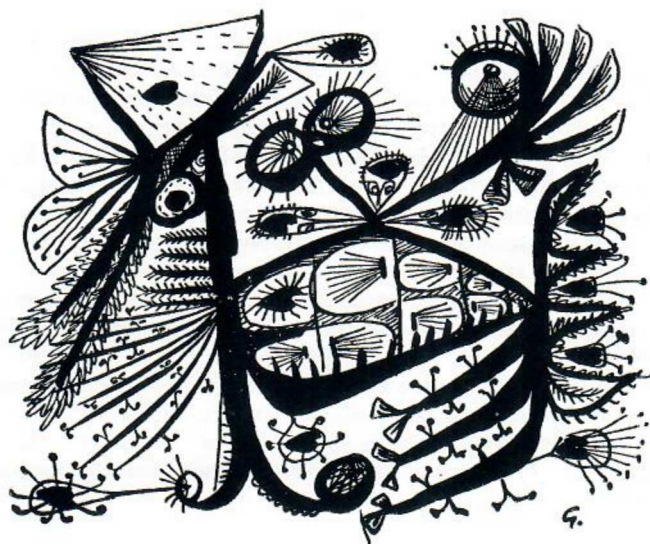
Le mirage des îles antillaises est le seul miroir adéquat à l'image de la liberté que Césaire illumine:

*Debout dans mes blessures où mon sang bat contre les fûts du naufrage des cadavres de chiens crevés d'où fusent des Colibris.*¹⁰

De l'humiliante pauvreté à l'explosive liberté. Tout concourt à la croyance exprimée par Mabilles selon laquelle il doit se produire une renaissance de l'Amérique Centrale. Renaissance de quoi? Sans doute de la liberté et de la poésie: de la vie. Car non seulement l'atteste le témoignage antillais de Césaire, uni à ceux d'Apollinaire et de Breton, mais celui d'un autre poète d'Amérique Centrale, le costaricain Eunice Odio, dans son poème intitulé de façon révélatrice «Genèse», édité sur papier de couleur verte, indique que

*Un grand silence s'ouvre
ordonnant les fruits et les îles.*

C'est le grand silence annonciateur de l'événement proche. À la fenêtre ouverte de l'île comme un boîte magique, protégée par l'oiseau du paradis qui participe des trois règnes, mûrit la pomme destinée à une Ève serpent que le serpent ne tourmentera plus.



10. Aimé Césaire, «Couteau Midi», *Soleil Cou Coupé*.

Bibliomancie

J'ai pris au hasard les livres, les revues et les coupures de journaux que j'avais sous la main. Au moyen de ce procédé, que l'on pourrait appeler la *bibliomancie*, il est possible de s'initier — de s'initier seulement — au chemin qui doit conduire au point où le passé et le futur cessent d'être contradictoires. Je me suis livré au hasard à la recherche d'îles, en sachant qu'elles étaient là. Mais où?

L'apparition de la première île ne se fit pas attendre. Vite l'intuition, stimulée, trouva très facilement, l'une après l'autre, les îles perdues dans la confuse mer de tant de pages. La dernière apparut dès le premier regard. Le livre à peine ouvert, elle était là. Elle me saute aux yeux, elle se cloua en eux. Dans cette île cesse mon exploration, qui eut pour résultat — j'en respecte l'ordre — le dialogue suivant:

Jacques Hérold — Les peuples primitifs (île de Pâques), avaient déjà fait, dans leurs idéogrammes, les objets que représentent Ernst, Miró, Arp, Tanguy.

Gracian — Cercle brillant, au centre cristallin duquel gît enchâssée une petite île ou perle de mer ou émeraude de terre.

Gauguin — L'acheteur qui fait l'exportation de tableaux pour l'île de Guano.

Henry Miller — Le monde se dissout autour de moi, laissant çà et là des îlots de temps.

Aimé Césaire — Et mon île sans enclos, sa claire audace debout.

Novalis — Un anglais est une île.

Nerval — Voici les peupliers de l'île et la tombe de Rousseau.

Marx — Le 24 septembre 1810 les Cortès espagnoles se réunissaient dans l'île du Lion en session extraordinaire.

Alphonse X — Et ceux qui voguent sur cette mer vers cette île, lorsqu'ils voient cette lueur, savent aussitôt qu'elle vient de cette pierre.

Ortega y Gasset — La raison pure ... Ce n'est qu'une petite île qui flotte sur la mer de la vitalité primaire.

Un journaliste — La petite île volcanique de Santorini, située dans la Mer Egée, commença à cracher aujourd'hui des bouffées de fumée, et à lancer des nuages sulfureux dans l'espace.

Breton — Le rideau tomba soudain sur une colonie d'oiseaux qui s'étend vers une partie de la côte nord-ouest de l'île.

Diderot — Ceux que la fureur pour l'histoire naturelle conduit vers les îles, perdent subitement leur enthousiasme et tombent dans l'inaction et la paresse.

Juan Ramon Jimenez — La dernière île, presque une île de musique, somme (compendium, condensé, résumé) de l'illusion, sort comme une proue de la lumière cristallisée...

Un journaliste — On découvre dans l'Arctique une nouvelle île; elle appartiendra au Canada.

Alfred Jarry — Île des Dentelles, Île Parfumée, Île de Ptyx...

Kant — Les îles du sucre — les Antilles —, où l'on pratique l'esclavage le plus cruel, nous procurent de véritables bénéfices...

- Apollinaire — Et l'île, à la dérive, alla boucher un golfe où surgirent à l'instant du sable des arbres rouges.
- Un journaliste — Chiang Kai Chek dit à Formose qu'il se suicidera s'il ne reprend pas Shanghaï.
- Platon — Il en est aussi qui habitent dans des îles que l'air forme près du continent.
- Lycophron de Chalcis — Mais ayant répandu son désir dans l'île du dragon — où règne l'androgyné né de la terre — il ne connaîtra pas deux fois l'amour.
- L'Almanach surréaliste — Alfred Kubin croyait être un prince de la maison de Bourbon exilé à l'île de Bornéo.
- Apollinaire — Ce prince (Léon Dierx) que venait des îles, a laissé la place à un autre prince des poètes...
- Malcolm de Chazal — Dans ce borbier qu'est l'île Maurice...
- Un journaliste — Les articles reconstruisent des peintures dans l'île de Malte. Le Maréchal Pétain est malade à l'île d'Yeu. Un tremblement de terre secoue l'île de Ténérife.
- Le capitaine Alphonse de Contreras — ... l'île de Porto Rico...
- Un journaliste — Révolution à l'île de Saint-Domingue...
- Nietzsche — «Ô divin Dionysos! Pourquoi me tires-tu les oreilles?» demanda un jour Ariane à son amant philosophe dans un des célèbres dialogues de l'île de Naxos.
- Breton — C'est un lieu commun de répéter que le cœur de Paris bat dans l'île de la Cité.
- Péret — L'un de ces hybrides dont la postérité s'éteint en eux-mêmes — Île de la Seine, août 1949.
- L'Almanach surréaliste — La mayonnaise fut apportée en France par des soldats qui occupèrent Mahon (Iles Baléares), en 1756. Francisco Lazeano rapporta, vers 1860, des îles Carolines, le mannequin que les indigènes adoraient sous le nom de «tino». La porte-tambour fut construite à la demande du patron du Café Anglais, qui, pour célébrer Evans à son retour de l'île de Crète, réduisit le labyrinthe à sa plus simple expression. En 1912 on découvrit dans une île de Malaisie le plus grand lézard vivant du monde.
- Isaïe — Écoutez-moi, ô îles; et soyez attentifs, ô peuples lointains! Taisez-vous, ô habitants de la cité insulaire! Hululez habitants de l'île!
- Breton — La courbe de l'éponge des Philippines.
- Ruben Dario — Caliban règne dans l'île de Manhattan.
- Pierre Mabille — [Le Merveilleux] c'est, à un moment précis, l'instant troublant où le monde se montre d'accord avec nous: l'île de Saint-Domingue, qui apparaît à l'aube après le voyage trompeur de Colomb.
- Louis de Grenade — [L'île de Saint-Hélène] est au milieu du grand océan, pourvue d'eau douce, de poisson, de gibier et de fruits que la terre elle-même produit sans peine.
- Reynes Monlaur — Les jours de naufrage ces gens-là [les celtes] découvriraient vers les îles lointaines de vagues fantômes.
- Péret — Mon île volante.
- Blake — Une île dans la lune.

Cette lune verte (à cause de la poussière atmosphérique verte d'un volcan d'Afrique, selon les journaux) projette des ombres mouvantes, des îles vertes dans la campagne et contre le mur vert de ma maison. En gravissant les marches que forment les quatre persiennes de ma chambre, j'ai vu les îles d'ombre se transformer en silhouettes féminines. Dans l'ondulation ces îles femmes se submergent et émergent alternativement. Les îles continuent à s'élever. Jamais la lune dans sa course ne fut plus rapide. La nuit devient un jour phosphorescent et vert grâce aux noirs rayons de l'ombre. L'île d'ombre contre le mur sur ma fenêtre est une femme qui monte. À mi-chemin nocturne entre la terre et la lune la femme ombre et l'île ombre se confondent. L'île céleste projette contre la terre sa mémoire future. L'ombre est une île. L'île est une femme. Une femme verte flottante.

Seins de feu

Femme volante.

Ses seins jaillirent dans l'île. Au centre de l'île, qui est un fleuve de sang et d'or. À la gare de Bordeaux elle n'avait pas encore de seins. Une cuirasse de cendres grise la couvrait. Les nuages babillards des grues remuent sous le ciel tranquille d'une forêt éternellement suspendue entre l'eau changeante du fleuve et les rafales de pluie embrasées par des millions d'éclairs. Les grues forment une longue flèche circulaire qui répète l'action de percer la fût pour que vive l'air saturé d'humidité. Ses seins sont l'image d'une mer prise dans un travail soigné de broderie.

Ou bien elle figure l'île ou l'île est sa figure. Le fleuve ne naît pas, il n'a pas d'embouchure. Il existe par ses seins. Les tours insulaires transparentes sont des crêtes de coq. Au milieu des palmiers et des cocotiers, de ce côté-ci — puisque l'on voit de l'autre des essaims de noirs bariolés juchés sur les arbres —, une file rognée de têtes d'hommes. Des décapitations de rubis et d'argent comme celles que peignit Valdès Leal. Les soldats les décapitèrent comme des voleurs de bestiaux. Le général ordonna que l'on respectât la propriété privée de tous les chevaux. Les nègres sans tête ne sont pas des voleurs de bestiaux. Le général fut un petit lézard couleur de terre mouillée auquel le choc de deux branches coupa la queue. Lorsqu'une dense tempête métallique se décharge les eaux du fleuve d'or lèchent l'épais bouillonnement du sang qui sourd jaillit par intermittence des cous bouillants que le sabre d'abattage a dupliqué.

Avec l'or et le sang, le fleuve insulaire se métamorphose en fleuve de feu. Elle se plonge nue dans l'eau embrasée et augmenta l'incendie. Ses seins illuminent dans toutes les directions l'obscurité aquatique. Ses

seins brûlent et de ses mamelons sortent de longues flammes qui vont aviver le vol incandescent des grues de plomb, qui sont une blessure à vif de la forêt. Tout comme l'impalpable superficie du fleuve est la projection trigonométrique de ses seins.

Le général lézard mutilé avec ses plumes blanches dressées sur sa tête. Vêtu en amiral plus grand que nature, mais plat toutefois sur l'agrandissement photographique illuminé sous la vitre maculée par les mouches et encadrée par un travail d'ébénisterie en acajou, reste impassible aux décapitations, au fleuve de feu, à l'impôt sur les sabres d'abattage, et, il y a quelques années, il ordonna — également sans broncher — l'extermination de trente mille noirs comme ceux qui mangent des noix de cocos et des pintades pourvues de tissus de couleur dans le ramage des arbres qu'il y a de l'autre côté du pont de bois détruit. Le lézard vêtu en amiral avec son grand bicornes peint en noir et ses épaulettes aux franges semblables à de minuscules fauteuils rococo, est écrasé entre le verre aux conchiures de mouches et le carton, impassible dans son cercueil, attendant le destin en mille neuf cent trente-huit.

Où le fleuve est l'image des grues ou les grues sont le reflet du fleuve. Elle se balance dans le hamac que forment les grues et le fleuve et reçoit sur ses seins la lumière des mouches à feu. Le onze mai mille neuf cent quarante le corps nu de la femme-enfant n'était pas mouillé en sortant du fleuve sa peau s'était transformée en une fragile écaille transparente d'or pur. Plusieurs heures durant nous réunîmes des milliers de ces très petits corps qu'avaient protégés les pores de leur peau dans le dos, sur leurs cuisses, sur leurs hanches, sur le ventre et sur leurs seins et, en les rassemblant dans l'étui de cellophane d'un paquet de cigarettes, nous pûmes former seulement le maigre volume d'une feuille de morivivi. Un fonctionnaire vint à passer et il vit que nous nous aimions — au milieu de l'eau d'or et du sable de sang. Le docteur qui chasse les papillons passa avec sa petite fille, mais loin. Et maintenant que je me souviens, jouant maladroitement au jeu des grues et du fleuve, ou jouant aux jets de sang des décapités, passa également la bruyante marée d'un interminable troupeau de vaches.

Seul l'amour effaça un moment le souvenir au Mammée¹⁰ des décapitations. Dans l'île on se souvient et on oublie à un rythme régulier. Entre une tête et son propre corps à un demi mètre, il y avait la lame, rouillée, coupée en deux, d'un vieux sabre d'abattage, et un avocat déjà entamé qui retrécissait au soleil. Avec la semence de ce fruit on peut faire des inscriptions indélébiles sur la peau. Sur l'esprit aussi. Cet avocat, dans la chair duquel étaient encore fraîches les empreintes des dents du noir sans tête, a déjà germé. Lorsque l'exécuteur aura

11. N.d.t.: Abricotier de Saint-Domingue.

l'occasion de manger un avocat de cet arbre, le verre et tout le reste tombera en miettes.

Ses seins frémissants tremblants de femme-enfant, inaltérables, anti-horloge, vibraient au milieu de l'île comme le plumage de la seule grue arrêtée exactement sur la ligne oscillante du fleuve et du sable. L'immersion de la femme dans l'eau de feu du centre de l'île a donné à ses seins une éternelle jeunesse.

Ils sont de feu comme l'île; ses seins nus sont en or comme le fleuve. Ses seins de grue volent comme la forêt et sur le sable de quartz elle ondule comme le serpent en faisant le signe sans équivoque de l'amour. Le fleuve est le présage écrit par ses seins. Des seins lunaires, des seins gemmes, des seins fleurs. Des seins d'oiseau surgis d'une vision incandescente. Au milieu de la route avec et sans cheveux ni palmiers un poing cuivré vint frapper avec furie le pare-brise de l'automobile. Une glace se brisa en étoiles. Ensuite, protégés par la haute gaze conique nuptiale ornée de rubans de soie et de guêpes d'argent, nous sentîmes le tremblement de l'île. Le fleuve, ventre de l'île, nous avait suivi. Un sein de l'île, le fleuve, l'autre les grues, tous les deux nous protégèrent de leur bonne aventure. Même lorsque sortit de la cheminée du bateau le chasseur à carreaux chargé de valise.

Ses seins de sucre sont chacun le mirage de l'autre. Ils tournent en faisant éclater des arômes car ils sont la roue île de la fortune.



Coffre mythique

La femme-enfant habite une île fortunée.

Gracián raconte que, d'après les anciens, «lorsque Dieu créa l'homme, il enferma tous les maux dans une profonde caverne là-bas loin et encore ils veulent dire dans une des îles Fortunées...». L'île fut fermée avec «une porte de diamant avec ses cadenas d'acier». La clé fut remise à l'homme libre, après qu'il eut été averti que s'il n'ouvrait pas l'île il serait à l'abri de ses ennemis. Les biens, pendant ce temps, déambulaient à leur aise de par le monde. L'être humain était très heureux. Mais la femme, «entraînée par sa curieuse légèreté», comme l'explique Gracián, prit un jour à l'homme son cœur... ainsi que sa clé. Et elle ouvrit l'île. La prison du mal se vida. Le jeu de la clé dans cette opération «fit trembler l'univers». Le mal s'empara «à son aise de toute la rondeur de la terre».

C'est Egène qui raconte une telle histoire à ses amis, dans la Crise XIII de *El Criticón*. Mais Egène qui parle par le bouche de Gracián, se trompe dans son usage de la casuistique jésuistique lorsqu'il conclut que les maux en se heurtant tous à la femme avant quiconque, la laissèrent «pleine de malice des pieds à la tête». Ce qui est suffisant pour que l'homme fuie la femme comme le pire des maux.

La femme mue par une telle inquiétude imagina et mit en pratique un stratagème d'une audace inouïe. Il y avait au moins un lieu sur la terre qui était une prison, et là au moins le bien y était étranger. Il fallait libérer même cet unique, cet ultime lieu. C'est ce que fit la femme, en réagissant comme Alice, à la conjuration magique de l'imagination. À partir de ce moment commence certainement le grand exploit de la liberté au grand jour.

Le femme est loin ou près, nous le savons. Nous savons seulement, oui, qu'elle est dans son île, île purifiée, île volante. Île qui est maintenant le seul et le premier réduit de la terre exempte de ce mal, que nous fuyons tous. Celle qui fut une île pénitencière se changea en île coffre mythique de la femme-enfant: du bien —, du plus grand bien, somme de biens, liberté.

Ainsi l'île est-elle l'unique refuge. Auquel, selon Breton, conduit seulement un chemin «spirituel». Liberté et beauté s'identifient: «La beauté est [...] le grand refuge» (Breton¹²). Refuge insulaire, l'île que Breton signale, et pour y accoster il traça cette carte marine qu'est «Flagrant délit», une carte que déchiffreront seulement, s'ils possèdent la foi qui leur permettra de pénétrer son profond secret, ceux qui comme Colomb, comme Breton, *sauront* que l'île est là. *La beauté* ... «île où s'éveillent, où jouent de leur pouvoir fascinateur toutes les séduc-

12. «Flagrant délit», *La Clé des champs*, Société Nouvelle des Ed. Pauvert, 1979, p. 165.

tions, mais île flottante en diable, dont le tracé n'a pu être relevé sur aucune carte. La plupart de ceux qui en parlent ne la connaissant que par ouï-dire». ¹³

EVA égale AVE égale VEA égale B.A. égale A.B.

Les coordonnées des archipels anciens et modernes composent un labyrinthe linéaire inextricable, un écheveau qui occulte la vision de l'Ève éternellement jeune, Ève de l'amour. L'être humain, en s'aveuglant lui-même, enfonce l'Atlantide, cette île énorme, en lui-même. Un autre changera le cours de notre destin aveugle, en clarifiera le cap. L'Île existe. L'Amérique n'existait-elle pas? En trouvant à nouveau son authenticité, l'être humain découvrira en lui-même la solution, la clé qui devra lui permettre d'ouvrir l'arcade par laquelle on accède à l'île de la liberté, trône de la femme-enfant annoncée par Breton.

Eugenio Granell, 1951

traduction de Paul Aubert

«Granell en son domaine d'adultères pour adultes
et de presbytères pour presbytés.»

Marcel Duchamp, 1959

Eugenio Fernandez Granell est né à La Corogne (Espagne) en 1912. Poète, peintre, musicien, militant révolutionnaire, il participe durant les années trente à la vie intellectuelle madrilène, collaborant à des revues telles que *Nueva España* et *P.A.N. (Poetas, Artistas y Navigantes)*, et milite activement au sein de l'organisation politique Izquierda Unida. Pendant la guerre civile, il combat dans les milices du *POUM (Partido Obrero de Unificación Marxista)* et dirige la revue *El combatiente rojo*. À Barcelone, il connaît George Orwell et se lie d'amitié avec Benjamin Péret. Après la victoire de Franco, il s'exile en France puis gagne la république dominicaine au début des années quarante. C'est dans la capitale dominicaine — alors rebaptisée Ciudad Trujillo en hommage au chef d'État qui l'a rebâtie après un terrible cyclone — qu'il rencontre André Breton parti de la Martinique à destination de New York, et publie une interview de celui-ci dans le quotidien *La Nación* (28.V.1941). En 1943 a lieu sa première exposition à Galeria Nacional de Bellas-Artes. Il collabore à cette époque à la revue surréaliste ou tout au moins surréalisante *La Poesía sorprendida* qui suscite l'enthousiasme de Breton. En 1946, il s'installe au Guatemala où a lieu sa seconde exposition personnelle, préfacée par Benjamin Péret. L'année suivante, il participe à l'exposition Le Surréalisme en 1947; à partir de cette date, son nom figure dans la plupart des expositions surréalistes collectives. En 1949, une suite de conflits politiques l'oblige à s'exiler à Porto Rico où il demeurera durant dix ans. En 1954, il expose à Paris, à la galerie À l'Étoile scellée, à nouveau présenté par Péret. En 1959, il s'installe à New York où il se lie d'amitié avec Marcel Duchamp. Depuis 1960, il participe aux

13. *Ibid.*, p. 164-165.

activités du mouvement Phases fondé par Edouard Jaguer au début des années cinquante. Ces dernières années, l'œuvre de Granell a fait l'objet de plusieurs rétrospectives dans son pays natal et d'importantes études critiques dues — entre autres — à Juan Manuel Bonet, Edouard Jaguer, César Antonio Molina, José Pierre et Rafael Santos Torroella.

Isla cofre mítico est le deuxième livre de Granell, publié à Puerto Rico en 1951. Il fut salué dès sa publication par le poète Juan Ramon Jimenez dans son *Estetica y Etica Estetica* comme «un livre d'écriture impressionnante [...] plein de magique réalité imaginaire». Parmi ses livres les plus importants, citons encore *La Novela del Indio Tupinamba* (1959), *Lo que sucedio* (1968), *Federico no era tonto y otros cuentos* (1970) et *Estela de presagios* (1981).

Emmanuel Guigon